

nouvelle qu'un architecte de Maidstone venait d'arriver avec des ouvriers de toute profession, afin de rendre habitable une villa des environs, abandonnée depuis longtemps par son propriétaire. Cette villa, qui s'appelait Green-Castle, était située sur la plus haute colline, et dominait la belle vallée de la Medway. La transformation qu'on lui fit subir excita surtout la curiosité. Le parc n'avait eu jusque-là d'autres limites que des haies et des fossés ; il fut entouré de murs. La maison, qui n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage, se composait de deux pavillons reliés entre eux par le corps de logis principal.

La partie du toit intermédiaire à ces deux pavillons fut convertie en une vaste terrasse. Quant aux installations intérieures, un vieux serviteur, arrivé en même temps que l'architecte, les surveillait, et elles furent extrêmement simples. Évidemment la personne qui venait habiter Green-Castle n'avait aucun souci du confortable ni des superfluités de la vie. Le vieux serviteur, qu'on interrogea à son sujet, resta triste et silencieux et se contenta de secouer la tête en se refusant à toute explication.

La curiosité fut à son comble lorsqu'on apprit qu'à la nuit tombante une chaise de poste s'était arrêtée à la porte de la villa et qu'une femme en était descendue. Au reste, cette femme vécut dans une retraite absolue. Le dimanche seulement elle sortait pour aller entendre la messe à la chapelle du couvent. Par la suite, elle se rendit plus fréquemment aux carmélites. Elles y allait de préférence dans l'après-midi, aux heures où la chapelle était déserte et où les religieuses étaient enfermées dans leurs cellules. On la vit donc passer sur la promenade. Son domestique l'accompagnait toujours, en la suivant à quelques pas de distance. Elle cachait son visage sous un voile épais, et était invariablement vêtue de noir. On remarqua cependant qu'elle était fort belle, mais d'une grande pâleur. Elle avait une démarche cadencée et gracieuse, et répondait avec une dignité triste aux saluts qu'on lui adressait.

Une fois dans la chapelle, elle y demeurait des heures entières, à genoux sur la dalle, priant et pleurant. Au bout de quelque temps, on apprit sur son compte une particularité étrange. Un jour, en descendant les degrés de la porte d'entrée, elle avait été sur le point de tomber. L'aumônier du couvent, qui se trouvait près d'elle, s'était avancé pour la soutenir et lui avait pris la main. Mais cette main s'était détachée du bras de l'inconnue et était restée dans la main du prêtre. La jeune femme avait d'abord poussé un cri de souffrance ; puis, voyant le bon vieillard frappé de stupeur :

— Ne vous effrayez pas, mon père, lui avait-elle dit, ce n'est qu'une main de bois...

Cette aventure avait donné lieu à des commentaires ; et, soit que le serviteur de l'inconnue se fût départi de son mutisme habituel, soit que les curieux de Glemgarten fussent parvenus à se procurer quelques renseignements par une autre voie, on avait fini par apprendre que l'habituee de Green Castle s'appelait miss Stanby, qu'elle avait longtemps vécu en Amérique et qu'elle avait éprouvé de grands malheurs.

Cette jeune femme était en effet miss Stanby. Après la dernière et terrible scène du brick, Lucy avait manifesté le désir de retourner en Angleterre. Les deux jeunes gens avaient alors passé plusieurs jours en proie à un chagrin farouche, se cherchant et se fuyant tour à tour. Ils avaient le cœur trop jeune encore pour admettre qu'un amour heureux pût sortir d'un aussi épouvantable désastre.

Ils se quittèrent, la mort dans l'âme. Lucy s'embarqua sur un paquebot pour revenir en Europe, et Armand alla se mettre avec l'*Argus* aux ordres de l'amiral qui commandait la station des mers du Sud. A son arrivée en Angleterre, miss Stanby n'avait qu'un seul projet : elle songeait à se renfermer dans une complète solitude, où elle attendrait que Dieu l'enlevât à ses maux en la rappelant à lui. « Elle espérait ne pas vivre longtemps. »

Elle savait que son père, avant de partir pour ses voyages, avait confié la plus grande partie de sa fortune à un de ses amis d'enfance, un négociant de la Cité. Elle alla trouver cet ami, et celui-ci, qui l'avait cru perdue, pleura de joie en la revoyant. La femme et les filles du négociant l'entourèrent en même temps des soins les plus touchants. Lucy s'étonna de se sentir attendrie, car elle en était venue à cet égocisme des douleurs suprêmes qui n'ont plus de larmes et d'émotion que pour elles-mêmes. Néanmoins ces témoignages d'affection ne la détournèrent pas de son projet.

Elle se rappelait un séjour qu'elle avait fait autrefois à Green-Castle, chez un gentilhomme que connaissait son père, et il lui sembla que cette maison, à demi cachée sous ses grands arbres, conviendrait parfaitement à la vie qu'elle avait l'intention de mener. En conséquence, elle pria le négociant de la lui acheter à quelque prix que ce fût.

Elle fit chercher en même temps un ancien serviteur de sa famille que sir William avait jugé trop âgé pour l'emmener en Amérique, et qu'il avait laissé à Londres en lui assurant des moyens d'existence. Elle retrouva le vieux Dickson et le chargea des changements à faire à Green-Castle. Dès que l'habitation fut prête à la

recevoir, elle prit congé du négociant et de sa famille. Leur sollicitude lui pesait et elle avait hâte de se dérober à tous les bruits du monde.

Dans les premiers temps, elle goûta cette amère jouissance, si chère aux malheureux, de pouvoir se nourrir de leur propre douleur et pleurer sans contrainte. Par ailleurs, l'esclave récemment délivré de ses fers, elle ne subissait plus les horribles tortures de sa vie passée. Si désolée qu'elle fût, elle s'appartenait. La nuit seulement, quand des rêves sinistres, trop fidèles interprètes de la pensée qui lui rongait le cœur, la ramenaient en arrière, elle croyait être encore au pouvoir de don Ramon. Elle s'éveillait alors baignée de sueur et ne reprenait qu'après quelques instants ses facultés et ses sens ; mais c'était pour sauter à bas de son lit et pour remercier Dieu, à deux genoux, de ce que cette vision n'était qu'un songe. Peu à peu, la solitude et le calme lui rendirent le sentiment religieux, que l'excès de ses chagrins lui avait ôté.

Lucy était catholique, et parfois la brise du soir lui apportait le mélancolique tintement des cloches du couvent. Dans ses heures d'accablement et de regrets, elle se rappelait les cérémonies grandioses et touchantes de la religion ; elle revoyait surtout l'église faiblement éclairée par la lueur de quelques cierges ou par les rayons du soleil qui glissait à travers les vitraux, et elle se souvenait de cet asile de paix où la prière s'exhale des lèvres dans le recueillement et le silence.

Un jour, poussée par un secret pressentiment, elle alla aux carmélites. On célébrait l'office du soir et l'orgue remplissait d'harmonie la chapelle entière. Les voix des religieuses se mêlaient aux sons de l'instrument, les accompagnaient dans leurs modulations, montaient et mouraient avec eux. Cette plainte humaine, attendrie et résignée, qui avait toute la magie de l'art et tout le charme de la réalité, fondit l'âme de la jeune femme. Pour la première fois, ses larmes ne retombèrent pas sur son cœur en le brûlant, mais, semblables à une abondante et divine rosée, elles les le rafraîchirent et le dilatèrent. Elle resta prosternée dans l'église longtemps après que les chants enrent cessé ; puis elle se releva, le front rayonnant :

— O mon Dieu, s'écria-t-elle, je sais bien que je ne suis pas digne de lui, mais il me semble que je pourrais être heureuse encore en vivant à ses côtés par la pensée et en prenant ma part de ses joies et de ses peines.

Lucy venait de s'avouer qu'elle aimait toujours Armand. Cet amour, ennoblissant par la religion, dans lequel elle s'immolait et qui lui laissait entrevoir les douloureuses mais vives jouissances du sacrifice, lui donna non seulement la force de vivre, mais, par une pente insensible, lui inspira de lointaines espérances.

Elle se disait qu'Armand ne pouvait pas l'avoir oubliée, et que, tôt ou tard, il aurait pour elle, à défaut d'amour, quelques paroles d'affection et de bonté. Cet espoir s'empara d'elle avec tant de violence que, dans les visites chaque jour plus fréquentes qu'elle faisait aux carmélites, elle priait Dieu de l'exaucer, et qu'elle ne rentrerait jamais à Green-Castle sans un battant de cœur, car elle s'attendait à y trouver une lettre d'Armand.

Cette lettre vint enfin. Elle était timide et respectueuse. Le jeune homme annonçait à miss Stanby qu'il était parti pour un voyage de trois ans en Chine et dans l'Inde, et il lui demandait de penser à lui de loin en loin. Quelques mois plus tard, Armand et Lucy avaient une correspondance régulière. Ni l'un ni l'autre ne faisaient allusion à leurs rêves d'autrefois, mais ils pensaient qu'ils seraient heureux de se revoir un jour. Ils se tenaient au courant des moindres incidents de leur vie, de leurs habitudes, de leurs lectures. Tel jour, à telle heure, le même livre les avait doucement ou noblement émus. Parfois ils se plaignaient de leur destinée, mais sans amertume, comme s'ils eussent compris que cette séparation était un mal nécessaire et que leurs cœurs souffrants encore, en avaient besoin pour guérir tout à fait. Ces lettres étaient le poème de leur amour qui s'étaient cru mort, qui se sentait revivre et qui n'osait cependant exprimer qu'avec le langage de l'amitié ses vives ardeurs et ses délicatesses infinies. Le feu de la passion y couvait à chaque page comme un éveil puissante et cachée circule sous l'écorce de l'arbre que le printemps va couvrir de bourgeons et de fleurs.

Au bout de deux ans, Lucy ne se résignait plus comme autrefois à jouer dans la vie d'Armand le rôle d'une amie dévouée ; elle avait l'ambition plus haute d'être aimée de lui. Elle avait mis peu à peu dans ce désir cette exaltation du cœur qui ne croit plus rien impossible. Mais aussi son amour était toute sa vie ! Elle avait formé le projet de s'identifier tellement à l'homme qu'elle aimait que, lorsqu'il l'aurait trouvée, il ne pût pas plus se séparer d'elle qu'on ne se sépare d'une partie de soi-même. Associant mentalement son ami à tous les actes de sa propre vie, elle se figurait à chaque instant qu'il était auprès d'elle. Elle était élégante et coquette pour lui. Elle lui parlait et il lui répondait. Elle se plongeait dans de volontaires extases où elle le voyait sourire et marcher devant elle, et elle croyait à sa présence avec l'enthousiasme d'une foi presque religieuse. Dieu ne lui devait-il pas ce dédommagement à ses longues douleurs ?